sud du jardin, la colline fléchissant soudainement se prolongeait en une verdoyante vallée jusqu'au Saint-Laurent. Des troupeaux y paissaient, rarement troublés par les quelques convois du chemin de fer de Lachine. Plus loin encore, vers le sud et l'est, le grand fleuve, le village ami de Laprairie, puis des campagnes encore et les montagnes de Saint-Bruno et de Saint-Hilaire. . . ”

• • •

Poursuivant son récit, le Père Lecompte raconte alors les circonstances de l'installation et de ce qui s'en suivit. Plus tard, il en vient à dire comment, au bout de cinq ans, les jésuites ne quittèrent pas la maison de M. Rodier, tel qu'il était convenu. Nous citons encore : “ L'année 1848 marquait le terme que M. Rodier avait mentionné en recevant la Compagnie de Jésus sous son toit. Mais il ne pouvait être question de briser là. La société n'avait pas encore d'autre gîte à Montréal. Et puis, nouvel Obédédom, M. Rodier tenait à garder en sa demeure cette arche nouvelle qui lui apportait tous les biens. Dieu ne s'était-il pas complu durant ce temps à lui procurer des succès inespérés ? Encore tout récemment, dans un moment de crise financière, le négociant s'était présenté au maître des novices et avec ce ton tranché et jovial qui lui était familier : “ Mon Père, il me faut un miracle. ” — “ Eh bien, lui répond le Père Luiset sur le même ton, nous allons le faire. Je vais mettre mes novices en neuvaine. Nous avons saint Joseph pour patron. C'est un homme qui s'entend en affaires. Soyez tranquille. ” Et la neuvaine et le miracle se firent. Les portes et les coffres de la banque, fermés pour tant d'autres, s'ouvrirent devant M. Rodier comme par enchantement, ce qui lui permit de négocier une de ces exceptionnelles affaires qui fondent une maison. ”

• • •